

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



D'hier et d'aujourd'hui : le temps

Francine Sarrasin

Volume 30, Number 1, Spring–Summer 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11579ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sarrasin, F. (2007). D'hier et d'aujourd'hui : le temps. *Lurelu*, 30(1), 96–97.

D'hier et d'aujourd'hui : le temps

96

Francine Sarrasin

Pour souligner le trentième anniversaire de *Lurelu* et les quatorze ans de cette chronique sur l'illustration, il est temps de réfléchir sur le temps! Le temps de dire, de voir, le temps d'hier et d'aujourd'hui, dans les pages illustrées de quelques albums.

Sur le plan de la perception, les manifestations artistiques peuvent être vues sous deux angles : les arts du temps et les arts de l'espace. Le temps s'opposerait à l'espace en ce qu'il se déroule dans la suite nécessaire, au fur et à mesure des mots ou des sons, des pages du récit, alors que l'image, le tableau, s'offre dans l'immédiateté d'un seul coup d'œil. Est-il donc possible de parler avec cohérence du temps dans les illustrations? Peut-on séparer celui de l'histoire du temps qu'on prend à la lire? Et où se situe le temps du regard porté sur les images?

Une minute ou deux

Il y a certes la **fragmentation** qui réduit le temps à l'expression d'un tout petit moment. Une heure. Une minute. Un tic-tac d'horloge comme dans *L'Hiver ou le bonhomme Sept-Heures* de Ginette Anfosse (La courte échelle, 1980). Avec le gros plan proposé, le moment de cette page est ramassé et bien enfermé dans le rectangle

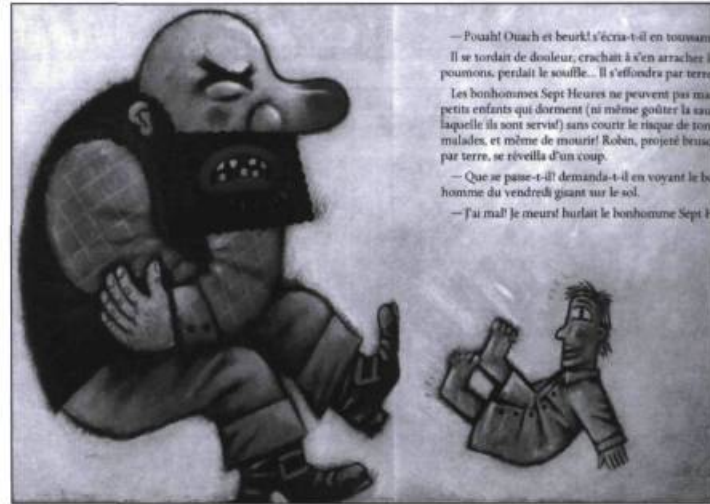


...qu'on pourrait le voir, si on osait regarder par la fenêtre.

du dessin. Deux personnages Jiji et Pichou, recroquevillés, à demi cachés, deux paires d'yeux bien noirs et, pris à même le blanc de la page en superposition aux autres motifs, deux grosses lignes de mots. Des mots simples qu'on entend autant qu'on les lit : tic-tac... tic-tac... Le moment de cette page est marqué du temps qu'on prend à dire ces mots, lentement, précautionneusement. Une oblique virtuelle tracée par les regards et les mots dirige notre attention vers la droite de la page, là où le réveil-matin fait tic-tac. Objet démesurément gros qui menace de sa grande aiguille le moment fatidique de 7 heures juste. En réalité, cette page n'est pas celle de la septième heure, mais celle de l'attente, du moment juste avant. Les mots tic-tac sont en suspens dans l'espace entre les personnages et le réveil-matin. Ils allongent et fixent l'attente. On aura remarqué que le croisement des obliques entre la ligne de mots et les personnages se fait au-dessus des têtes, comme en dehors de tout contrôle. Étonnamment, la tension de cette page se lit en teintes claires alors que le Bonhomme de la page précédente est tout noir et semble enraciné dans le paysage



Pichou-mon-pauvre-bébé-tamanoir-mangeur-de-fourmis-pour-vrai n'aie pas peur, je suis là! N'aie pas froid, je suis là!



— Pouah! Ouach et beurk! s'écria-t-il en tournant le dos. Il se tordait de douleur, crachait à s'en arracher le poumon, perdait le souffle... Il s'effondra par terre.
Les bonhommes Sept Heures ne peuvent pas masquer les petits enfants qui dorment (ni même goûter la saucisse à laquelle ils sont servis!) sans courir le risque de tomber malades, et même de mourir! Robin, projeté brusquement par terre, se réveilla d'un coup.
— Que se passe-t-il demanda-t-il en voyant le bonhomme du vendredi géant sur le sol.
— J'ai mal! Je meurs! hurlait le bonhomme Sept Heures.

comme un arbre. Prendre appui sur cet imposant personnage pour la suite de l'histoire semble logique. Aussi, d'une page à l'autre, notre regard descend le long de l'écharpe du Bonhomme vers les protagonistes de la page de droite pour remonter ensuite par les regards, dans les mots. Et rester en suspens.

Ce moment de tension ne trouvera sa résolution que quelques pages plus loin, après que le Bonhomme aura fait sa ronde et que l'aiguille de l'horloge aura passé le fameux cap des sept heures.

Gauche-droite

Dans la double page de l'album d'Alain Reno *Un Tartare pour le Bonhomme Sept Heures* (Les 400 coups, 1997), le moment **se décloisonne en séquences**. L'heure n'est plus vraiment celle de l'horloge mais celle du danger évité. Ainsi, l'ogre se tortille dans la page de gauche alors que le petit Robin, presque souriant, semble propulsé dans le vide de la page de droite. Le moment est éminemment binaire : fermé à gauche, ouvert à droite, gros, petit. À l'œil crispé de douleur du Bonhomme répond le regard immensément étonné de l'enfant à droite. La proposition des profils alimente le va-et-vient que notre regard effectue entre les deux personnages et élimine toute possibilité de frayeur. Le moment de cette double page a besoin de l'alternance qui se joue devant nos yeux. Le tic-tac n'est plus associé à un moment grave mais à ce passage obligé de l'œil. Comme art de l'espace, l'illustration compose à sa manière avec le temps du récit. Ici, le moment bouge. Il suit le mouvement de balancier de notre lecture qui vient de là où le Bonhomme gigote pour aller vers l'enfant qui n'a pas fini de tomber. Le dégagement de l'espace autour de l'enfant constituerait une sorte de garantie. L'histoire et l'imagerie ne peuvent aboutir à quelque chose de grave. L'issue pressentie sera légère et joyeuse.



Course contre la montre

Le programme établi par l'artiste Suzanne Duranceau dans *Friponi, fripono, fodge* (Éditions Scholastic, 1992) est d'un autre ordre. Dès la première grande double page, le spectateur fait face à une multitude de cadrans d'horloge, de minuteriers de toutes sortes. Par la représentation de tels objets et l'insistance de leur répétition, le temps figure **par l'objet qui le mesure**. Il est découpé et littéralement mis en scène. Ce temps-là ressemblerait à une balise. Il serait aussi un avertissement, un moment-frontière à ne pas dépasser. Les cadrans de midi sont partout reproduits sur le papier peint et ils prennent aussi à d'autres endroits l'allure d'objets précieux de collection. L'accrochage des rubans annonce quelque festivité ou, en tout cas, l'approche d'un événement d'importance. Le sérieux avec lequel le chat installe son jeu de ficelles tiendrait du mystère : quelque chose se prépare ! Que la suite de l'histoire livrera, sans doute. «Le chat Mineuf cache l'horloge... La chasse commence pour chacun.»

La scène étalée sur les deux pages ouvertes parle beaucoup de temps. Ce n'est probablement pas celui de l'été qu'on aperçoit à peine derrière les voilages des fenêtres. Le temps ressemblerait plutôt à un immense jeu farci de toutes ces heures alignées. Un exercice ponctuel, aussi gratuit que surréaliste, comme le suggère l'allusion au tableau de Dalí, à droite. Dans *la Persistance de la mémoire*, le vrai tableau de Dalí, la forme allongée sur le sol du paysage est différente. En troquant cette forme pour un chat, la citation confirme, de façon subtile, le rôle de l'animal dans la présente histoire. Le texte de la page suivante (qu'on ne voit pas encore, qui est caché à nos yeux) dira : «le Chat Mineuf cache l'horloge». Et pendant qu'il pose ce geste, le tableau suspendu avec ostentation fait le contraire : il exhibe de molles horloges autour et sur un chat. En

ce début d'histoire, le chat Mineuf cache peut-être l'horloge, mais il le fait, pour nous, dans un décor foisonnant où toutes les horloges, rigoureusement installées, insistent pour donner l'heure. Cette heure juste avant le début du grand jeu. Il y aurait amorce de continuité. La suite de l'histoire se chargera du reste. Mais, y a-t-il vraiment quelque chose de caché ?

Calendrier d'un mois spécial

Dans la frénésie de l'approche de Noël, *Décembre ou les 24 jours de Juliette* (Les 400 coups, 2006) aborde encore le temps et c'est dans **la succession** de ses pages qu'on le décrypte. Sous le pinceau de Hélène Desputeaux, l'horloge prend l'astucieux détournement, au bas de l'image, d'une bande décorative, somme toute assez timide de couleurs et de formes, où une friandise est retirée un peu comme on retire chaque jour une page de calendrier. Ailleurs, c'est l'effervescence de tous ces petits motifs frémissant de rouge, de rose, de turquoise, de vert. Mais, au 14^e jour de cette page, tout s'arrête pendant un court moment. Une hésitation. La structure de cette illustration creuse un grand V dans le blanc de page. L'oblique descendante assoit la fillette méditative dans l'escalier, se permet un espace vierge, en attente, avant de remonter vers la zone de mots, par-dessus la masse verte du sapin. Le rituel inventé dans les activités enfantines pour se préparer à la fête de Noël s'est subitement arrêté. La continuité de lecture aussi. On force un

changement de rythme : après l'excitation, la fébrilité, après l'étourdissement, une pensée de sage. «Noël est-il dans toutes les maisons?» Il faut voir que, dans la partie où se trouve la fillette, la lisière au bas de l'image est vide de friandises. Peut-on invoquer le fait que la matérialité des cadeaux et autres décorations festives perd un peu de sens au profit d'une réflexion plus profonde, d'une pensée pour les autres? «Noël est-il dans toutes les maisons?» Dans la succession des pages de l'album, la rupture de cette double page est bénéfique. Elle ouvre l'esprit de l'enfant à une petite générosité et prépare avec plus d'ardeur encore le sprint final de cette joyeuse préparation à Noël.

Qu'il soit élastique et durable ou saccadé comme les minutes qui se suivent, les images et les mots, le temps nous échappe toujours un peu. Il nous glisse des doigts et semble s'amuser avec l'abstraction et le mystère. L'exercice des images étudiées, pendant la lecture de mes mots, aura-t-il seulement permis d'oublier... le cours du temps?

(lu)

